



FRANCE

matali crasset

«On est allé trop loin dans le confort»

INTERVIEW

Rencontre avec la créatrice pour qui le design comme l'architecture doivent accompagner des manières de vivre plus écologiques.

Elle estime qu'il faut désormais penser l'habitat en dépassant la notion de «cocon».

Recueilli par
FLORIAN BARDOU
Photo **BOBY**

On qualifie volontiers la démarche de matali crasset, designer française prolifi-

que qui a renoncé aux majuscules, de ludique ou d'empathique. Mais elle est aussi bien pragmatique que poétique, pratique qu'onirique. Et il faudrait ajouter un nouvel adjectif : écologique. Dans le bref

ouvrage *Matrices*, écrit avec l'architecte David Bihanic, la créatrice connue autant pour son mobilier modulaire et ses micromaisons expérimentales que pour son emblématique coupe au bol, prône



à partir de quelques-uns de ses projets passés et présents une approche qui, comme celle de tout designer, doit inciter à des modes de vie respectueux et partie prenante du monde vivant. Comment? En repensant par exemple les espaces intérieurs ou les structures de nos habitats. Autour d'un expresso dans son atelier-loft parisien, au cœur du quartier de Belleville (X^e arrondissement), rencontre prospective avec la designer industrielle pour qui c'est toujours l'intention, y compris écolo, qui compte.

Que peut le design face aux crises environnementales ?

Auparavant, j'avais l'habitude de dire que le design servait à améliorer l'habitabilité du monde. Or, on voit bien que cela ne marche plus dans ce contexte de crise écologique. Il y a même deux tendances actuelles : un design majeur, qui consolide la norme et le système capitaliste ; et en parallèle, un design mineur qui a toujours existé et qui se fait à petite échelle. Selon moi, la pratique, qui n'est pas très bien comprise, repose sur trois habiletés. La première, c'est celle d'exercer son sens critique : mener un projet de design, ça n'a rien à voir avec l'idée de résoudre des problèmes, c'est, d'abord, dire ce qui n'est plus acceptable d'un point de vue écologique. La deuxième, c'est l'habileté à se projeter à partir de constats (un peu comme des anthropologues), puis d'analyse, pour aboutir à un acte créatif. Enfin, c'est donner forme à des choses, parce qu'on connaît les procédés de fabrication et les matériaux, ou créer des espaces.

Comme tout un chacun, le designer doit se reconfigurer aujourd'hui. Depuis le confinement, j'ai encore plus lu d'écrits d'anthropologues ou de philosophes, pour comprendre finement cet état du monde. Cela me permet de cultiver ma sensibi-

lité que je convoque sur des projets particuliers partagés avec des partenaires commanditaires qui ont les mêmes valeurs, notamment en matière d'écologie.

Vous auriez un exemple ?

Vilogia, un bailleur social, m'a proposé en 2018 de dessiner une maison individuelle hors site et fabriquée en bois pour un projet de huit maisons aujourd'hui en cours de livraison sur un terrain à Wattrelos (Nord) : la «Maison Design pour tous». Construire une maison individuelle aujourd'hui peut paraître délicat car il faudrait plutôt densifier mais d'un autre côté on peut aussi penser qu'avoir sa maison permet de retrouver un rapport à la terre. J'ai donc pragmatiquement pensé que ce qui pouvait se jouer dans ce projet était, en plus de son mode de fabrication, d'ajouter une serre de 9m² qui est intégrée à la façade. Bénéficier d'une serre, où l'on voit pousser des tomates et où l'on gagne une petite autonomie quelque part, est devenu essentiel et complètement légitime depuis le Covid. A l'intérieur, les espaces ouverts s'articulent entre eux. La maison repose aussi sur des principes bioclimatiques ●●●

●●● dans le sens où elle est ouverte sur le sud et fermée au nord.

Les designers ont-ils pris la mesure du défi écologique ?

Le design est un monde très disparate et dispersé (et c'est tant mieux) : il n'y a pas de corporation à proprement parler, donc on a du mal à voir ce qui s'y joue. En même temps, c'est une profession assez agile. On a l'habitude de se poser des questions, de se remettre en question, de pousser les limites, de changer d'échelle, etc. J'ai donc une grande confiance en notre capacité à aborder ces enjeux. C'est déjà le cas dans les écoles. Une partie des jeunes designers essaye justement de travailler sur les matériaux plus vertueux. L'intention est bonne, même si ça reste à une échelle très

artisanale. Je pense aux travaux sur les algues de Samuel Tomatis et à ceux de Lucile Viaud qui met au point des recettes de verre à partir de ressources ancrées dans le territoire. D'autres designers travaillent également en étant plus proches de leur contexte, en collaborant avec des communautés situées pour une transformation plus rapide. La dynamique de création se déplace dans la ruralité, c'est très beau et j'y ai moi-même beaucoup de projets.

A quand remonte votre prise de conscience ?

Il y a trente ans, à l'école, on lisait déjà Victor Papanek [*designer austro-américain, chantre d'un design écoresponsable dès les années 70, ndlr*]. On avait aussi des cours d'écoconstruction, mais le plus important pour moi était à l'époque de trouver une approche personnelle et sensible. Récemment, en lisant les théories de l'écologie profonde d'Arne Naess [*philosophe norvégien, ndlr*], j'ai réalisé à ma grande surprise que mon projet de diplôme en 1991 à l'École nationale supérieure de création industrielle (Ensci) était proche de ses préoccupations quand il parle de la relation aux objets. Lui détermine trois niveaux de qualité d'objet que l'on a oubliés : une qualité primaire, ce qu'on voit de manière objective (la forme ou la couleur), une qualité secondaire, qui fait appel aux sentiments, et une qualité tertiaire qui mobilise des sentiments compliqués, comme la tristesse ou la nostalgie. Et c'est parce que cet objet possède ce «millefeuille» de qualité qu'il va proposer une richesse de relation.

Pour ma part, j'avais conçu une lampe, que j'appelais «Diffuseur d'images et de mémoire». C'était une lampe en forme de cube sur un pied. Pour allumer la lumière, on introduit une diapositive, la lumière s'allume et en même temps projette l'image sur une des faces.

On retrouve en fait les trois strates de qualité énoncées. Il faut savoir faire confiance aux intuitions. Nous ne partons pas de rien mais c'est un long chemin.

Existe-t-il un design écologique?

Chaque designer a une démarche spécifique et crée ses propres méthodologies. L'enjeu aujourd'hui est de comprendre qu'il y a une multitude d'approches écologiques possibles et que chacun doit trouver une façon spécifique de développer cette sensibilité. C'est d'ailleurs ce qui fait qu'aujourd'hui, enseigner le design est aussi passionnant, même si cela demande énormément d'évolutions pédagogiques. Il ne faut pas que l'écologie, dont le but est de coopérer avec le vivant, devienne une espèce de dogme. Sinon, c'est la mort de la création. Il en est de même avec les normes et l'usage inconsideré de la technologie. Ils bâillonnent la créativité et son caractère sensible.

Comment cela se traduit-il dans votre approche?

J'ai toujours fait un pas de côté. En commençant par une critique de la sphère domestique. Je propose des scénarii de vie avec des objets évolutifs, en réinscrivant l'hospitalité, le partage et le commun au centre des préoccupations. Par exemple, je refusais de dessiner des canapés car cet objet a été dévoyé, il fait maintenant face à la télévision et ne nous permet plus d'échanger. Il est de plus en plus imposant, un objet de statut, en cuir si on le peut. On finit par interdire aux enfants de jouer dessus. Est-ce qu'on mérite une telle structure? Aujourd'hui, je me concentre à faire émerger de nouvelles logiques. Par exemple, avec «la ferme hybride» que je réalise avec Patrick Elouarghi et Phillipe Chapellet dans le pays d'Aigues, la partie agricole du Luberon. Nous travaillons ensemble depuis plus de vingt ans pour créer des lieux inspirants. Notre

préoccupation est double pour créer ce lieu d'hospitalité d'un genre nouveau: chercher ce qui fait territoire à cet endroit précis et partager avec les curieux qui viennent se poser, habiter temporairement sur ce territoire, les enjeux et la joie de cette transformation. Cela ne peut se faire que sur le temps long, étant donné que cela implique de rentrer en intimité avec le monde végétal et animal.

Cela passe-t-il par une sorte de reconnexion avec la nature?

Cela va plus loin que la seule idée de se reconnecter avec la nature. J'aime bien la notion de mésologie du géographe Augustin Berque, qui montre l'importance de la relation que nous entretenons avec notre milieu de vie et notre capacité d'entrer en résonance avec ce milieu. Voir la nature comme un paysage, c'est tenir la nature à distance. Non, il faut se considérer comme partie intégrante de la nature.

Quel serait selon vous l'habitat en accord avec ces valeurs?

Ce serait des habitats qui changent la relation à l'extérieur. Pour une exposition, au SM's, à Bois-le-Duc, j'ai imaginé une micromaison en quelque sorte inversée car elle propose de nombreuses sollicitations à l'extérieur. D'énormes coffres placés au-dessus des fenêtres et en dessous du toit, tout autour de la maison, s'ouvrent et nous invitent à être actif, à faire avec des dispositifs rétractables. L'intérieur est vraiment minimal, avec un lit. Et juste ce qu'il faut de confort, mais il s'agit ici d'une autre forme de confort qui me paraît bien plus cruciale aujourd'hui: le confort d'agir. J'ai toujours questionné cette idée de confort. On est allé trop loin. Résultats: on perçoit l'idée d'en retirer comme une punition. Mais justement n'est-ce pas le confort, qui nous pèse sans qu'on le sache, qui nous enferme et nous fige?

Vous appelez d'ailleurs à rompre

avec l'image de cocon de la maison?

Car le cocon légitime une maison qui surprotège et qui rend passif, cela va de pair. Ce repli sur soi, qui est réactivé par l'éco-anxiété, est problématique dans un moment où nous devons ensemble relever nos manches pour envisager d'autres possibles. La maison, c'est un espace à partir duquel on doit pouvoir se projeter. Elle est le support de projets de vie. C'est aussi pourquoi elle doit pouvoir être évolutive, tout comme le mobilier et permettre une réappropriation constante. On l'a vu pendant le confinement: il fallait trouver des espaces en plus pour faire jouer les enfants ou inscrire le télétravail. Parmi les premiers objets que j'ai imaginés, il y avait ainsi «Permis de construire», un canapé dont les modules de confort peuvent se désolidariser pour devenir un espace de jeu, ou, «Quand Jim monte à Paris», pour Domeau & Pérès, un lit d'appoint. C'est une colonne qui ne prend que très peu d'espace et que l'on déplie au sol quand on n'a pas de chambre d'amis. Notre rôle de designer est de faire en sorte de prévoir des outils d'hospitalité, de partage et de liberté d'action dans les interstices de la vie.

Et de changer le rapport aux objets?

Il s'agit déjà d'en produire beaucoup moins. Nous pouvons également donner à nos objets un autre pouvoir: laissons-les devenir des points d'attractions tournés vers l'extérieur, des points d'ancrage vers le territoire. Je porte aujourd'hui un jean Tuffery [elle pose sa jambe sur la table de l'interview] fabriqué dans les Cévennes, à Florac, une paire de chaussettes Missègle fabriquée près de Castres dans le Sidobre. Je sais précisément, quand je les achète, quel écosystème ils font vivre. J'ai en tête des visages et les spécificités d'une région. C'est une autre façon de s'enraciner, par

procuration. Autant utiliser nos atachements dans le bon sens plutôt que de les réfréner. Le design peut aussi servir à ça : faire de notre consommation un outil de changement. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'aujourd'hui j'essaye

de plus en plus de collaborer avec des entreprises du patrimoine du vivant (EPV), qui sont ancrées dans un écosystème et ne sont pas hors-sol. Il y a fort à parier que nous serons moins enclins à accumuler les objets maladivement

et que leur nombre se réduira de lui-même. ◀

MATALI CRASSET et DAVID BIHANIC MATRICES
Ed. Les Presses du réel & Athom,
14 €.



matali crasset à Paris, le 4 janvier : le monde du design a «l'habitude de se poser des questions, de pousser les limites, de changer d'échelle».